

Fantastique voyage à travers le temps et l'espace

JEAN-FRANÇOIS BEAUCHEMIN, *Sale temps pour les émotifs*,
Montréal, Éditions Québec Amérique, 2019, 396 pages

Jean Carette

Volume 14, Number 2, Spring 2020

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/93030ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Ligue d'action nationale

ISSN

1911-9372 (print)

1929-5561 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this review

Carette, J. (2020). Review of [Fantastique voyage à travers le temps et l'espace / JEAN-FRANÇOIS BEAUCHEMIN, *Sale temps pour les émotifs*, Montréal, Éditions Québec Amérique, 2019, 396 pages]. *Les Cahiers de lecture de L'Action nationale*, 14(2), 29–30.

ce qui se dépose
dans le présent

Fantastique voyage à travers le temps et l'espace

Jean Carette
Université du troisième âge

JEAN-FRANÇOIS BEAUCHEMIN
SALE TEMPS POUR LES ÉMOTIFS
Montréal, Éditions Québec Amérique, 2019, 396 pages

De la littérature et de sa lecture émanent parfois un esprit autant qu'un bonheur. Si nous aimons lire et relire, c'est qu'entre les mots et d'une page à l'autre, nous pouvons savourer ce qui fait sens à travers leur travail symphonique, ce qui fait lumière à travers leur profondeur.

Ainsi, quand j'ai appris que Jean-François Beauchemin publiait une série d'histoires imaginées (et parfois imagées!), *Sale temps pour les émotifs*, j'ai couru vers ce livre nouveau, si nouveau qu'il m'a donné des surprises heureuses. Après avoir consacré, pour débiter, vingt-quatre petits contes à la mort et au deuil, aux revenants qui n'en reviennent pas d'être à la fois morts et vivants, Jean-François Beauchemin s'applique à évoquer quelques grands esprits, d'Albert Einstein à Antoine de Saint-Exupéry, ou quelques acteurs sociaux comme le président Obama, tels que sa folle imagination, folle de son logis s'entend, lui en assure la présence et même le recours possible.

Je vous préviens, ce livre n'est pas un roman – comme René Magritte avec sa fameuse pipe qui n'en est pas une – même si Beauchemin se laisse aller à la fiction, ni une méditation philosophique, même s'il en atteint le bon niveau de profondeur et de fécondité. Cet essai est décidément inclassable, car son auteur se fait ici poète, c'est-à-dire un « fou chantant ». Plus vous serez devenu familier avec la musique des mots si bien choisis et sertis, mieux vous saisirez à quel point Jean-François Beauchemin vit dans l'au-delà des choses et des êtres. Avec *Sale temps pour les émotifs*, il ouvre une brèche créatrice, par-dessus les horizons littéraires et les habitudes d'écriture. Il lâche sa bride et son fou comme jamais, pour le plus grand bonheur de ses lecteurs.

Van Gogh raisonne sur ses folies dépouillées de leur délire. Socrate y croise par hasard Céline Dion, star mondiale devenue présidente des États-Unis. Darwin et Einstein se font philosophes, sans vergogne, pour leur plaisir et le nôtre. Quant à Dieu, le voici tourmenté par la bureaucratie céleste qui menace de l'étouffer. En nous promenant avec Jean-François Beauchemin dans cette galerie de portraits, courts dans la forme mais tout remplis d'un sens renouvelé, nous

sommes et serons saisis d'émotions, pris par leur « sale temps », de questionnements foisonnants et de folles raisons d'espérer. Grâce à l'écriture, la beauté des mondes inventés de l'auteur interpelle autant qu'elle recouvre la mystérieuse absurdité de leur histoire. Évoquant par exemple la mort d'Édith Piaf, il la compare à une étoile filante qui tombe dans l'eau d'un puits, tel un feu qui s'éteint à jamais, grâce à l'or de ses chansons dont elle fait le don définitif et effervescent.

Classique et romantique à la fois, à travers une autobiographie méditée d'un livre à l'autre, « jamais habitué à être dans le monde », il évoque tous les grands thèmes de sa et de la vie, jusqu'à la mort dont il a ressuscité, jusqu'à Dieu qu'il interpelle avec pudeur.

« Je suis sorti de mes pantoufles avec ce livre. Pour une fois, je me suis autorisé à être un petit peu moins sérieux... » Notre poète décolle ici de ses zones de confort, nous invitant à l'accompagner dans son fantastique voyage à travers le temps et l'espace : « J'ai ratissé large, mais c'était volontaire ; je voulais faire un livre qui allait couvrir un très large spectre, dans le temps, dans la géographie et dans l'imaginaire. » J'ai senti l'auteur librement entraîné « ailleurs » par son travail d'écriture, par sa joie d'inventer. Jean-François Beauchemin fait ici le pari, difficile mais nécessaire, d'une forme nouvelle de création littéraire. Ne nous racontons pas d'histoires et contentons-nous un moment de lire la sienne, à travers les destins réécrits de quelques personnalités : « On comprendra que ce réaménagement n'a aucunement pour objectif d'amoindrir des réputations et des existences souvent fabuleuses. Son unique raison d'être est d'alimenter l'esprit ludique où nous entraîne toujours un peu le vaste mensonge formidable de la littérature. »

Il est vrai que sa vie mouvementée porte chance à Jean-François Beauchemin. Dans *La fabrication de l'aube*, il nous avait raconté comment la maladie l'avait naguère terrassé jusqu'à le faire mourir à lui-même et comment son âme et son corps s'étaient ensuite métamorphosés, changement de fond comme de forme, en un retour à la vie, cette fois à une survie miraculeuse et plus authentique. Après des mois de coma et de soins réussis, Jean-François Beauchemin « oublie » qu'il a été réalisateur à Radio-Canada et se fait auteur et poète, en liberté sans conditions.



Mais justement, pourquoi et comment ? Qu'est-ce qu'un poète ? Jean-François Beauchemin provoque en nous ces questions autour du sens de la vie et de celui de la création littéraire. Devenu poète, il se proclame actif amoureux de la beauté du monde et, parfois, de sa douceur. Devenu poète, il se fait artisan, ancré chaque matin à sa table de travail jusqu'à ce qu'une ou deux pages se laissent écrire. Devenu poète, il baptise son chien Camus (sic), tel un « Sisyphes heureux », à nouveau imaginé et survivant aux cruautés et aux étrangetés de l'histoire. Devenu poète, il compose avec des mots et parfois des dessins, pour rendre compte de leur musique et inviter le lecteur à partager ses actives résonnances. Sa folie chantante est douce et amusée, studieuse et spontanée, généreuse et libre.

Jean-François Beauchemin fait partie de ces écrivains qui, patiemment et obstinément, percent et ouvrent des fenêtres dans les murs de la composition littéraire québécoise. En nous faisant entrer dans sa vie personnelle et dans sa famille élargie, il nous redit ce qui semble, à force de légèretés travaillées et soucieuses, un miroir surprenant, mais de vérité contenue, de nous-mêmes. Classique et romantique à la fois, à travers une autobiographie méditée d'un livre à l'autre, « jamais habitué à être dans le monde », il évoque tous les grands thèmes de sa et de la vie, jusqu'à la mort dont il a ressuscité, jusqu'à Dieu qu'il interpelle avec pudeur.

Citant Antonio Gramsci, mais dans un emprunt sans doute inconscient et sans citer sa source, Jean-François Beauchemin cherche une alliance nouvelle entre « le pessimisme de l'intelligence et l'optimisme de



Sale temps...

suite de la page 29

la volonté¹», au-delà des illusions et de leurs contraires, contradictions et contrariétés. En traitant de la souffrance comme en évoquant un père inspirant et une mère amoureuse de la nature, ou

¹ «Je suis pessimiste par l'intelligence, mais optimiste par la volonté. Je pense, en toute circonstance, à la pire hypothèse, pour mettre en branle toutes mes réserves de volonté et être capable d'abattre l'obstacle. Je ne me suis jamais fait d'illusions et n'ai jamais eu de désillusions. En particulier je me suis toujours armé d'une patience illimitée, non passive, inerte, mais animée de persévérance.» Lettre d'Antonio Gramsci à son frère Carlo, écrite en prison, le 19 décembre 1929 (*Cahiers de prison*, Gallimard, Paris, 1978-92)

en traitant de l'omniprésence et de l'omnipotence de la mort, vécue de si près, comme en méditant sur les caprices et les «inventions» du temps, il exige de lui-même une réelle quête spirituelle, avec l'honnêteté courtoise d'un agnostique dépourvu des réponses si nécessaires, face aux blessures du monde.

Cherchant peut-être un cadeau aux rayons, devenus plus rares, des libraires, vous êtes à l'affut d'un livre qui sera un recueil de signes pour un ami ou pour vous-même. N'hésitez plus : saisissez-vous d'un livre de Jean-François Beauchemin, mais faites l'effort d'un double achat, car vous ne voudrez pas vous permettre de vous en séparer. En lisant *Sale temps pour les émotifs*, vous aurez sans doute le bonheur de mieux comprendre la littérature et ses messages de poésie et de vie. ❖

MATHIEU BUREAU MEUNIER

WAKE UP MES BONS AMIS! LA REPRÉSENTATION DE LA NATION DANS LE CINÉMA DE PIERRE PERRAULT. 1961-1971

Québec, Septentrion, 2019, 168 pages

Dans *Wake up mes bons amis!*, Mathieu Bureau Meunier propose d'analyser une fraction de l'œuvre du cinéaste de génie, Pierre Perrault. En visionnant les cinq premiers longs métrages de Perrault (*Pour la suite du monde*, *Le règne du jour*, *Les voitures d'eau*, *Un pays sans bon sens* et *L'Acadie, l'Acadie !?!?*), Bureau Meunier entend extraire l'idée que se fait le réalisateur de la nation québécoise dans la décennie 1960.

Pour illustrer son propos, Bureau Meunier fait reposer l'imaginaire national de Perrault sur trois intentions : la «dénomination du pays», la «prise de conscience» et «l'élaboration du pays». Nommer le pays, c'est d'abord donner des lettres de noblesse au parler franc et âpre des Québécois. D'où la fascination du réalisateur pour l'oralité, qui incarne un personnage cinématographique en soi. Nommer le pays, c'est aussi en prendre possession en s'y enracinant et en y élaborant des projets. À ce propos, l'auteur écrit que la redécouverte de la pêche aux marsouins, mise en scène dans le premier long métrage du réalisateur, «devient rapidement une métaphore de la société québécoise» (p. 50.) en voie de conquérir son indépendance politique. Or, la conquête de ce pays ne se fera pas sans une prise de conscience : celle d'appartenir à un peuple dominé politiquement, symboliquement et économiquement. Bureau Meunier remarque qu'à mesure que progresse Perrault dans son œuvre, cette confrontation au réel charrie une révolte qui s'exprime, par le truchement des protagonistes, en *crescendo*. L'impatience et le bouillonnement politique dont fait l'objet le destin du Québec dans la décennie 60 trahiraient l'impatience de l'artiste.

La nomination du pays et l'éveil de la nation à son statut de dominé doivent alors servir de moteur à l'indépendance du Québec. Ainsi, selon l'auteur, le cinéma de Perrault serait le nom d'une véritable prise de possession du Québec par les Québécois. Bureau Meunier porte à notre attention l'une des techniques qu'utilise Perrault pour illustrer le danger d'un pays qui, justement, ne serait plus «à nous autres» : le contre-exemple évocateur. Qu'il s'agisse de l'humiliation subie par les étudiants acadiens qu'émandant davantage de français, de la misère des pêcheurs bretons ivres de colère et de mauvais vin ou encore du troublant aveu d'un Amérindien admettant l'extinction imminente de sa culture ; tous ces portraits se veulent des coups de semonce à l'attention des Québécois. C'est ainsi que Pierre Perrault exhorte ses compatriotes à agir avant qu'ils ne deviennent un peuple minorisé et vaincu à tout jamais.

Cependant, chaque élément exogène au «système québécois» ne se prête pas à cette technique du contre-exemple de sorte que l'on sent l'auteur verser dans l'exceptionnalisme québécois. Bureau Meunier voit dans l'œuvre de Perrault une prescription faite aux Québécois les invitant à «rejeter les référents externes», surtout lorsqu'il est question de la France. Il conclut qu'en plus de n'être «plus d'aucune utilité pour l'identification collective des Québécois», la France incarne «aux yeux de Perrault, un repoussoir» (p. 61). Parions que les sentiments qu'entretenait le réalisateur à l'endroit de l'Hexagone étaient plus nuancés. Ceux-ci semblaient s'apparenter à un enchevêtrement d'admiration et de méfiance, comme le démontrent, à notre humble avis, les films *C'était un Québécois en Bretagne*, *Madame!* et *Les voiles bas et en travers*. Bien sûr, ces films ont été réalisés après les années 1960 et ne font pas partie du corpus de Bureau Meunier. Seulement, lorsqu'on use d'un vocable si tranché, si «sûr de lui-même», il faut s'assurer qu'un tel rejet de la filiation française transparaisse dans l'ensemble de l'œuvre. Or, rien de tel chez Perrault.

Le livre de Mathieu Bureau Meunier donne-t-il envie de se (re)plonger dans l'univers de Pierre Perrault? Rien n'est moins sûr. Détenteur d'une formation en histoire, l'auteur y va d'une analyse souvent mécanique et, surtout, très scolaire. On nous rétorquera, et on aurait raison de le faire, que tel était son intention. Impossible, cependant, de ne pas souligner qu'il manque au bouquin un souffle littéraire qui rendrait ne serait-ce que minimalement justice à la beauté de l'œuvre de Perrault. De plus, la démonstration manque parfois de finesse et est «idéologique» à l'excès. En fait, nous reprochons à l'auteur d'analyser une œuvre de la continuité et de l'enracinement à l'aune du mythe de la Révolution tranquille comme coupure radicale entre deux mondes. Le nationalisme traditionnel y est dépeint comme une arriération dont les scories mentales embrouilleraient la conscience des Québécois. Le néonationalisme est quant à lui élevé au rang de lumière venant éclairer les ténèbres laurentiennes. Cette inclinaison idéologique y est manifeste et ne rend absolument pas justice à l'objet que l'auteur entend étudier.

Un jour, il faudra mettre un terme à ce triomphaliste lyrique qui ne fait que nous priver de l'histoire longue de notre pays et de nos ancêtres. Il serait dommage d'oublier que le chef-d'œuvre trahissant l'intention artistique véritable de Pierre Perrault s'intitule *Pour la suite du monde*. Ce film, pourtant, faisait bel et bien partie du corpus de l'auteur.

Alexis Tétreault

Candidat à la maîtrise en sociologie à UQAM

